

Sœur Marie de Magdala
Fille de la Croix

Session 27-28 Décembre 1998
La Puye

Les traits humains de Saint André-Hubert et Sainte Jeanne-Elisabeth

en guise d'introduction :

A- Fête de Noël 1803

Nous allons commencer cette session intitulée : « Les traits humains de nos Fondateurs », par un tableau, un récit.

Nous sommes à l'époque de Noël, et, dans la vie de nos Fondateurs, il y a un Noël dont nous connaissons les détails. Afin de les avoir présents tous les deux, d'avoir vu leur visage dès ce matin, je vais vous évoquer ce Noël-là.

Nous sommes le 25 décembre 1803 ; il est l'heure de vêpres et nous sommes dans l'église de Béthines, une église bien propre, bien entretenue, une immense église pour une petite paroisse, - puisque c'était l'église d'un prieuré. On s'y serre, cet après-midi de Noël... Il n'y pleut plus, depuis quelque temps, parce que la toiture a été refaite ; bien sûr les vitraux sont encore défectueux mais telle qu'elle est, elle est pleine à craquer.

Nous connaissons une phrase évocatrice : « Vous n'auriez jamais tant vu de monde dans l'église de Béthines qu'il y en avait cet après-midi là »...

C'est normal. La paroisse de Béthines a été complètement bouleversée par la mission qui vient d'avoir lieu au mois de décembre. Parmi les trois ou quatre missionnaires prêtres venus pour cette mission, il y avait « le saint et vénérable curé de Maillé », vous savez, ce prêtre réfractaire qui était revenu d'Espagne, en 1797, et qui est bien connu dans le doyenné.

On sait que pendant toute la mission, il n'avait guère quitté le confessionnal, depuis le lever du jour, jusqu'à cinq heures du soir, et la mission s'était terminée par l'implantation d'une croix, au gué de Villeneuve. Mais aujourd'hui, c'est Noël, c'est le 25 décembre et le saint et vénérable curé de Maillé a voulu revenir à Béthines depuis Maillé, pour faire faire aux paroissiens de Béthines la vénération du Saint Enfant Jésus : une cérémonie spéciale. Il a apporté avec lui, de Maillé, une "représentation du Saint Enfant Jésus", pour cette cérémonie qui, me semble-t-il, n'était pas prévue. Mais que ne peut-on attendre du saint et vénérable curé de Maillé ?...des choses quelquefois imprévues...

Il a fallu installer cette statue au milieu de l'église de Béthines et, en deux minutes, (*lettre à Alexis Michon*), Mademoiselle Elisabeth Bichier des Ages l'a fait, elle, la demoiselle de la Guimetièrre, cette célibataire de trente ans, qui, depuis six ans, depuis les années 1797, s'occupe des enfants, des malades, de l'église aussi.

N'oubliez pas que le Concordat est passé par là...

Elle a été active dans la préparation des missions et maintenant elle a installé au milieu de l'église de Béthines un petit autel, une table, des bougies, une nappe et cette statue apportée par le curé de Maillé, André-Hubert Fournet.

Toute la paroisse est très attentive et écoute la « touchante instruction du saint curé » sur le Mystère de Noël.

Le curé de Maillé a dû parler, comme il le mettra plus tard dans ses écrits, de « Notre Saint Enfant Jésus qui est venu nous faire connaître Dieu Notre Père » et il a dû dire aux paroissiens, comme il le dira plus tard à ses correspondants : « Faites-le connaître vous aussi, faites comme Lui, faites comme cet enfant de la crèche », « Vous devez l'imiter, vous devez le représenter »...

Après l'instruction du curé de Maillé, c'est une longue procession, où l'on va, dans une démarche de foi, un cierge à la main, vénérer la représentation de l'Enfant Jésus. Mademoiselle Bichier a été la cheville ouvrière de tout cela !

Voilà déjà six ans que la rencontre des Marsyllis est passée. A-t-on fêté une fois Noël aux Marsyllis ? On ne le sait pas, mais c'est sûr qu'on l'a fêté d'une façon spéciale cet après-midi de Noël à Béthines.

Aux Marsyllis, le prêtre proscrit, André-Hubert Fournet avait désigné à Mademoiselle Bichier de quelle façon elle devait servir le Saint Enfant de la crèche en servant ses frères. A Béthines, donc six ans plus tard, en plein après-midi, dans la foule des gens, puisqu'il n'y avait jamais eu autant de monde dans cette église, auprès de ses frères qu'elle connaît maintenant très bien, de nouveau c'est la vénération du mystère de l'Incarnation, dans le mystère de Noël.

André-Hubert et Elisabeth y sont tous les deux, chacun à sa place, comme ils étaient aux Marsyllis, comme au cours de l'histoire ils seront tous les deux, chacun à sa place, au service d'une mission que le Seigneur leur précise de plus en plus, et complémentaires pour cette mission.

Voici l'évocation de nos fondateurs en ce temps de Noël : Elisabeth, à la Guimetièrre et dans sa paroisse et André-Hubert, prêtre qui vient d'être nommé curé de Maillé et qui hésite encore à accepter cette lourde charge à cause de sa santé. *(tous les détails que nous avons évoqués sont tirés de la lettre d'Elisabeth à Alexis Michon 20 Janvier 1804).*

B- Dans l'Incarnation ,Dieu a pris les traits humains.

Découvrir les traits humains c'est tout un cheminement...nous le savons bien.

Le thème de cette session fait réfléchir : qu'est-ce que cela veut dire « les traits humains » ?

Les **traits** humains, cela veut dire à la fois les traits de vie, les faits de vie, des tranches de vie, et puis aussi des traits de caractère, des traits de visage...Tout cela fait partie des traits humains ; des attitudes dénotant des tendances, des penchants, ce que j'appelle des traits de caractère.

Le mot « humain » fait aussi fortement réfléchir ; (le mot « homme » sera toujours employé dans sa forme générique et désignera les femmes et les enfants aussi... dignité de l'homme, propre de l'homme...etc.)

Le propre de l'être **humain** est, pour nous, bien sûr, dans la Bible.

L'homme, cet être sorti d'une façon spéciale des mains de Dieu ! *Genèse I-7* : texte que vous connaissez bien, si vous avez déjà cherché ce que veut dire « traits humains ». « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa* ».

Sortant de ces mains créatrices et amoureuses de Dieu, sortant de cette matière et en même temps à l'image et à la ressemblance de son créateur, comme une **représentation**, mot qui va revenir souvent, comme une **représentation de Dieu** ! tellement semblable à Dieu que, comme Dieu, il est doté de ce don merveilleux et terrible qui s'appelle la liberté.

En même temps, il suffit que je me regarde ou que je regarde la vie, le monde, l'histoire du monde, et l'histoire de notre monde d'aujourd'hui, l'histoire qui se vit, pour comprendre que Dieu, qui a donné à l'homme ses traits divins, a été comme forcé, comme contraint à l'Incarnation, à cause de l'usage que nous faisons de notre liberté. Forcé et contraint par son Amour. Donc, **dans l'Incarnation, c'est Dieu qui a pris les traits humains.**

Il nous avait donné ses traits divins. Dans l'Incarnation, forcé par son Amour, Il a pris nos traits humains.

Nous trouvons là notre spiritualité de l' Incarnation,

ce qui a fait vivre nos Fondateurs. Qu'aurons-nous à faire, nous, aujourd'hui ?

...Jésus a pris nos traits humains...

Deux phrases importantes :

Gaudium et Spes : « *Le mystère de l'Homme ne s'éclaire que par celui du Verbe Incarné* »
Il n'est pas possible de comprendre le mystère de l'être humain , avec à la fois sa grandeur et ses difficultés, si on n'entre pas, par la foi, dans le mystère du Verbe Incarné.

« *L'Incarnation, c'est le seul élément important de toute l'histoire de l'humanité* ».
depuis la création.... intrusion de Dieu dans l'histoire humaine, à laquelle il appartient désormais.

En d'autres termes, Jésus, que dans notre foi, nous disons Christ, Notre Seigneur, est venu nous apprendre simplement à être des hommes , à être des êtres humains sauvés, c'est à dire à user de notre liberté au service de l'amour.

Il est venu nous apprendre à devenir fils de Dieu, fils de Dieu le Père comme il l'est Lui, d'une autre manière, fils du Dieu Père, avec Lui, sans être pour cela des sujets, des esclaves de Dieu, mais des fils. Il est venu nous apprendre tout cela.

Une autre dimension qui jaillit aussi de tout son être : être frère des autres humains, être tous frères puisqu'on est fils du même Père, et être frères sans être identiques, sans être semblables, être frères de toute l'humanité dans sa diversité.

Les deux dimensions qui font la vie de Jésus sont les deux dimensions de la Croix. C'est lui, Jésus, qui est venu nous apprendre à vivre notre humanité.

Par quelle conception, quel paradoxe, avons-nous pu pendant tant de temps, opposer dans notre langage « **chrétien** », - donc issu du Christ et vivre comme Jésus, - et « **humain** » ?

Cette réaction est facile pour nous qui sommes les heureuses bénéficiaires de Vatican II, de Gaudium et Spes, de cette expression de Paul VI : « *l'Eglise, experte en humanité* », l'Eglise qui est au service et qui doit prendre comme but de sa mission **l'homme**, et aussi nous qui avons l'habitude d'entendre notre Pape Jean Paul II parler ,avec tant de force, de la dignité de l'homme... C'est donc facile de réagir, mais l'opposition chrétien / humain a bien existé.

Avec nos Fondateurs, nous avons la chance d'être plongées dans la spiritualité de l'Incarnation.

Nous sommes sans cesse renvoyées à la personne du Verbe Incarné, Incarné en Jésus, vivant du sang de Marie, nourri de son lait, un homme vraiment plongé dans notre humanité...

Jésus est tellement plongé dans notre humanité que tout homme en est son image...et, en particulier , nous dira le Bon Père, ceux qui sont les plus blessés par la vie.

C'est formidable d'avoir cela comme base.

D'autre part, en appliquant cela dans toute sa dimension, nous devons, pour vivre toute notre vie d'homme, **représenter**, donc **revivre**, la vie de Jésus Christ, et cela nous est donné ! C'est cela vivre en homme.

Vous connaissez des phrases de Saint André-Hubert : « *Jetez les yeux sur Notre Seigneur Jésus...étudiez-le et faites-le connaître...* » « *Qu'a fait Jésus* » (Texte des Constitutions) , et il

nous énumère la vie de Jésus : Qu'a fait Jésus dans la crèche, qu'a fait Jésus pendant sa vie publique ?

Bien sûr, André-Hubert emploie des mots qui ne sont plus ceux de notre siècle ; nous les traduisons, « **nous reproduisons les états de la vie de Notre Seigneur** » ces mots " reproduire" et "état" sont très forts et pour les traduire il faut plusieurs mots, ce qui les appauvrit plutôt.

Nous reproduisons les états de la vie de Notre Seigneur, c'est à dire à la fois ses sentiments, ses attitudes, ses gestes, la façon dont il s'adapte aux situations.

St Paul disait : « *Vivre c'est le Christ* ». C'est la même chose , d'une façon plus ramassée.

Si nous voulons regarder les traits humains de nos Fondateurs, peut-être pourrions-nous regarder et prendre comme schéma les traits humains de Jésus ! ce que j'appelle, dans le plan, l'humanité rayonnante du Christ.

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme, il les créa. Gn I 27.

« Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous » Jn I 14

« Il s'anéantit lui-même, prenant la condition de serviteur et devenant semblable aux hommes » Ph .II 7

Puisant à la spiritualité du Verbe Incarné, nos Fondateurs ont contemplé Jésus et se sont laissé imprégner de **l'humanité rayonnante du Christ** :

- son **appartenance** à une terre , à une culture ,et sa liberté ouverte. Jésus est enraciné. Etre homme, c'est avoir des racines ; mais en même temps il garde sa liberté par rapport à ces réalités.

- son **accueil** du frère universel et ses relations privilégiées : accueil quelquefois inopiné, inattendu des personnes ...et accueil de Marie, Jean, Béthanie. Tout n'est pas pareil.

- sa **fidélité** à remplir sa mission, malgré tout, et jusqu'au bout,- et cela c'est le propre de l'Amour - dans la liberté aussi, dans la confiance, l'amour et l'abandon à Dieu Père.

C- Nos Fondateurs, à partir du Christ de l'Evangile.

C'est à partir de Lui que nos Fondateurs ont appris des gestes, des regards, des attitudes, des paroles pétris d'humanité, mais eux, ils étaient... tout **simplement** !

Simplement, parce que c'est la vie, sans aller chercher des choses extraordinaires.

1-Ils étaient simplement **un homme et une femme** enracinés dans un peuple, une époque, une culture, un milieu social et religieux.

Mais en même temps, à cause de cette liberté, de ce choix remis sans cesse en cause, vivant de leur liberté personnelle, ouverts à leur « aujourd'hui », s'adaptant et créant du nouveau, (la congrégation en 1806) mais s'adaptant sans cesse, et Dieu sait si leur époque, comme la nôtre, a été fertile en occasions d'adaptation ou de fermeture , car cela va ensemble : dans certaines situations, ou bien on se bloque, ou bien on accueille.

2-Un homme et une femme qui **rencontrent en toute personne le visage de Jésus**, plus spécialement sous les traits de celle qui est défigurée : souffrance, pauvreté. Ils l'aident à vivre et parce que c'est cela la relation, reçoivent en retour. En même temps, parce que c'est normal, ils ont des relations privilégiées (famille, amis, sœurs etc.) dont ils reçoivent un soutien vital pour leur quotidien. On ne peut pas vivre humainement sans relations , aimer tout le monde sans n'aimer personne...

Ces relations peuvent devenir privilégiées ; on n'aime pas globalement...C'est bien d'envoyer un chèque à Médecins du Monde...mais si on n'a pas un visage près de soi ?

3-Un homme et une femme appelés à une mission où ils s'investissent jusqu'au bout.

Alors ce sont un homme, une femme, avec tout ce que cela comporte, c'est à dire qu'ils auront des obstacles, des doutes, des errements, des recherches et même des erreurs, des blessures et la solitude qui font partie du cheminement. Si on leur enlevait cela ,comme on a essayé de le faire dans certaines biographies, ce serait quelque chose qui manquerait à leur condition d'homme et de femme. En même temps, dans la foi, la grâce du geste quotidien, l'accueil de l'événement, les ouvrent à l'abandon et à la confiance dans l'amour.

La vie de la Bonne Sœur s'appelle : « **Une Sainte au quotidien** ».

C'est vrai que c'est le quotidien, le geste de tous les jours qui permet, quand les choses sont plus importantes, quand les décisions sont à prendre, d'en avoir la force, le courage.

Ces trois points sont les trois angles sous lesquels nous regarderons nos fondateurs.

Ce Jésus qu'ils ont regardé, contemplé, ce visage du Jésus de l'Évangile est vraiment un visage humain ; nous le lisons à travers les évangiles , à travers la découverte de sa Résurrection, du Sauveur qu'il était, du Maître. Ce visage est, tout de même, empreint d'émotion, de recherche...Jésus du désert, de la colère au temple, de la tentation, de l'angoisse de l'agonie, des larmes près du tombeau de Lazare, ce besoin d'avoir les apôtres auprès de Lui, comme à Gethsémani, ces peurs... Ce n'est pas le visage lisse de quelqu'un qui sait tout à l'avance, qui domine, impassible, les situations et soi-même.

Retrouver ces traits dans le visage des saints,- et encore eux sont dans des situations plus proches des nôtres,- peut nous apprendre à être humain et à vivre tout cela : peur, émotion, indignation, angoisse font partie de l'humanité. Les saints l'ont vécu . Jésus aussi l'a vécu. C'est avec cela qu'il faut être saint. Tout ce que nous essayons de faire aujourd'hui, c'est nous humaniser, pour essayer, à notre petite place, de partager cette humanité avec les autres qui sont proches de nous, en recevant d'eux, puisqu'on ne peut pas ouvrir les mains tout seuls, en apportant notre petite part... Il ne faut pas croire que nous le ferons sans passer par ce qui fut toujours un chemin d'humanité.

(-)-(-)-(-)

Travail de groupe

Lire St Paul aux Colossiens III 12-17

Questions :

A- Ma relation aux Saints, en particulier St André-Hubert et Ste Jeanne Elisabeth sur quoi se fonde-t-elle, que m'apporte-t-elle ?

B- Quelles facettes des traits humains du Christ se reflètent d'après moi sur les visages de nos fondateurs ?

Avant de parler des racines humaines de nos Fondateurs il est important de se pencher sur nos propres racines.

Travail personnel : Mes Racines Humaines ...

Mes racines humaines : terre, famille, tempérament, éducation, habitudes, forme de pensée etc...

a - ce qui me vient d'elles.

b- ce que les événements, la fidélité à moi-même m'ont obligée à abandonner, à transformer...Comment j'habite *le lieu* et *l'époque* qui me sont donnés aujourd'hui.

Nos Fondateurs, enracinés...

I- Un homme et une femme enracinés dans une époque, une culture, un milieu social et religieux.

Même si leur époque est en gros la même, nos fondateurs ont, tout de même, 21 ans de différence d'âge, et ça compte ! c'est une génération. Ils ne sont pas du même milieu, ils n'habitent pas tout à fait la même région et chacun a eu ses racines particulières.

André-Hubert est enraciné dans une famille bien connue de St Pierre de Maillé , une famille de **notables**, implantée dans ce qui est important à cette époque : **l'administration et l'Eglise**. Une famille dont les membres ont bien les pieds sur terre et qui ont, comme tous les gens de ce milieu-là, un désir : celui de s'ennoblir. C'est ce que fait la famille à la génération du grand-père d'André-Hubert. S'anoblir, c'est arriver à avoir assez d'argent pour s'acheter des terres et des titres de noblesse. Le grand-père d'André-Hubert, Louis Fournet de la Fredinière, collecteur des impôts pour l'évêché de Poitiers, sur la Baronnie d'Angles sur Anglin, à trois kilomètres de Saint Pierre de Maillé, a fini par récolter assez d'argent pour pouvoir payer un titre de noblesse et une terre à chacun de ses fils. Donc, ils sont des notables.

Parmi les oncles d'André-Hubert, il y aura des magistrats et parmi ses frères aussi. Son père, ses oncles, petits seigneurs terriens, auront chacun leurs terres et leur titre. Des notables dans l'Eglise : parmi ses oncles prêtres , un est capucin à Poitiers, prieur du couvent, un est archiprêtre d'Angles, lieu de la Baronnie des évêques, où il y avait plusieurs monastères, un autre archiprêtre de Chatellerault et un autre résidant à Haims, archiprêtre de Montmorillon. Une famille bien implantée, et quand on est le presque dernier d'une famille de 10 enfants, avec tout cet enracinement solide autour, on est bien situé, on ne se tracasse pas trop de son lendemain ni de celui de sa famille ; on a de la solidité et de l'assurance. André-Hubert sera porté à ne pas trop se tracasser surtout dans la première partie de sa vie... et même après, mais c'est autre chose !

Une famille chrétienne...cela aussi fait partie d'une famille bien enracinée et bien de son temps. Rares sont, dans cette région, les familles qui ont des biens au soleil et qui n'ont pas d'enracinement chrétien. C'est comme ça ! Une foi solide, véritable, dont des membres font partie de l'Eglise. La pratique religieuse est normale...ce n'est pas notre siècle à nous...

Pour des chrétiens, la façon de vivre la solidarité avec les gens c'est l'aumône, la charité. On fait la charité, on fait l'aumône. C'est une façon de vivre sa foi chrétienne.

Une famille bien de son temps aussi : on ne se bat plus en duel depuis un certain temps, ce n'est plus permis ; on le fait en cachette, c'est illégal... un des oncles d'André-Hubert s'est battu en duel, tout simplement pour une question de propriété terrienne, pour des choses bien matérielles. Il est resté handicapé.

Un des fils de cet oncle,(l'aîné de ses oncles qui devrait être le chef de famille au décès du grand-père), donc un cousin germain d'André-Hubert va, en 1774, partir pour l'Amérique. C'est dans l'air du temps... C'est le moment de l'Indépendance des Etats-Unis... Il n'ira pas jusque-là mais s'installera à l'île de Saint Domingue . L'an dernier,(1998) on a retrouvé des descendants de ce cousin !

André-Hubert a alors une vingtaine d'années. Ce cousin qui habitait Angles était proche de lui depuis l'enfance. Cela correspond à peu près pour lui à son engagement dans l'armée... Tout cela ne peut que toucher une personne. On est aussi à la veille de la Révolution et quand on dit qu'André-Hubert a un certain caractère indépendant et qu'il est écartelé entre l'obéissance à sa famille et ce qu'il désire faire lui-même , est-ce que ça n'est pas dans l'air du temps ? pour des jeunes ? On sent bien ce que cela peut évoquer.

Quinze ans avant la Révolution, on sent qu'il se préparait des choses, des ruptures, un bouillonnement qui allait faire éclater la société.

C'est cette époque qui a marqué André-Hubert.

Ne nous étonnons pas trop de ce caractère un peu inquiet, sur un tempérament impulsif... Nous nous rappelons des traits de son enfance, son engagement dans l'armée qui était un coup de tête, contre la volonté de ses parents. Son entrée au séminaire est peut-être aussi un trait d'impulsivité, en plein trimestre, brusquement, alors qu'à part la grâce de Dieu, rien ne l'y préparait... et peut-être aussi le fait de ne pas savoir quoi faire d'autre...

Les chemins de Dieu sont des chemins qui passent à travers les faits humains, simples.

André-Hubert est de son temps !

Il y avait eu sa tonsure mal acceptée, marque du temps aussi : à 16 ans, parce que dans sa famille on avait l'habitude d'avoir un clerc qui était affectataire du bénéfice de l'église de Bonnes , il fallait qu'un garçon, qui deviendrait peut-être clerc plus tard , soit disponible pour accepter cela ... il n'y en avait pas d'autres, donc André-Hubert, poussé par la famille et par l'oncle curé de Maillé, a accepté de se faire tonsurer et d'aller pour une petite cérémonie avec l'évêque dans l'église de Bonnes... 16 ans ! au moment où il allait partir à Poitiers pour faire ses études et où il allait penser à tout autre chose qu'à une vie de prêtre et de moine. D'ailleurs, il l'avait écrit !

A 17, 18 ans, à Poitiers, à la veille de la Révolution, la vie l'entraînait à autre chose. Quand on a le caractère d'André-Hubert !... il est sûr qu'il est bien de son temps !

Qu'est-ce qui est à remarquer ?

Il a quelque chose de vraiment très, très fort ,au-delà de son impulsivité, de son caractère, de sa jeunesse qui se prolonge, - marque d'une époque - : lorsqu'il a pris une décision qui ,pour lui, semble être bonne, semble être la volonté de Dieu, quelles qu'en soient les conséquences pour lui-même, même si elle s'oppose à tout ce qu'on attend de lui, il s'y tiendra. Cela a l'air d'être une sorte d'incohérence et pourtant c'est la vérité.

Cet homme, dont la jeunesse a été marquée de tels traits d'impulsivité, d'attitudes adolescentes très longtemps, sera ensuite, tout en gardant son tempérament sensible, ouvert et généreux, d'une rare cohérence et d'une grande solidité dans son projet de vie .

Nous lisons cela dans la foi, mais est-ce que Dieu n'écrit pas dans chacune de nos vies ?

On peut regarder maintenant sa conversion, ce retournement total.

Etonnant...c'est le même André-Hubert ,joyeux, convivial, qui va être complètement retourné, d'une indifférence absolue à tout ce qu'on peut dire sur lui à propos de cette conversion et de ce qu'il va vivre désormais. Ce qui suppose une très grande humilité, donc vérité, la vérité de la personne.

Qu'on le critique, - et on l'a beaucoup critiqué -, on a dit qu'il " dépassait les mesures, ce pauvre curé de Maillé" etc.. ça lui est absolument égal si c'est cela la volonté de Dieu pour lui. Et ce changement radical de vie, c'est la volonté de Dieu. S'y tenir, c'est la preuve d'une forte personnalité, non pas une forte personnalité qui veut s'imposer mais dans une grande humilité: vivre la vérité de sa personne, tout simplement.

On peut en dire autant de son insistance pour **faire revenir Elisabeth de Poitiers à Béthines**. Elle resterait volontiers à Poitiers, dans un couvent, où la vie contemplative l'attire. Son oncle Vicaire Général, l'abbé de Moussac, qui a la charge du diocèse - car il n'y a pas d'évêque à Poitiers, en 1804-1805-, sait bien que les besoins sont immenses ; il y a des missions partout dans le diocèse. Il demande à Elisabeth de s'engager mais elle préfère rentrer dans un monastère...

Le Père Fournet, lui, le petit curé de campagne, quoi qu'en pense Elisabeth dans son propre cœur, dans sa propre liberté, dans sa personne, malgré l'Abbé de Moussac, écrit : « *A quoi pensez - vous ma fille de prolonger votre séjour dans une maison de paix alors que Dieu vous appelle au combat ? Hâtez-vous de venir ici...* » Qu'a fait Elisabeth ? Elle a immédiatement plié bagage, est revenue à Béthines pour reprendre cette vie qu'elle avait eue avant. Quand on connaît le Bon Père, si humble, si obéissant... d'où vient cette humilité, ce discernement pour pouvoir être si sûr que c'est là la place d'Elisabeth

Et quand nous regardons Elisabeth, qui a porté depuis sa petite enfance son désir de vie contemplative, ainsi mise à la tâche ; elle, qui est prise par l'ambiance du cloître où elle se trouve si bien, boucle ses affaires et revient immédiatement...

Cela nous dit quelque chose de la confiance qu'elle mettait dans ce prêtre. Cela aurait pu être tellement différent avec son oncle Vicaire Général qui ne voyait pas les choses de la même façon, mais qui n'a rien fait pour l'empêcher. On sent tout l'impact de ces choix dans la vie de l'un et de l'autre, et ce que cela suppose...

On aurait pu en dire autant aux Marsyllis, lorsque, accueillant Elisabeth, en dépit des conventions sociales, le Curé dit « Vous passerez après ...croyez-vous que je vais laisser des mères de famille pour vous entendre ? »

Il faut être bien de son époque et pourtant dans l'inattendu, comme est inattendu l'événement dans lequel Dieu finalement nous parle. Il y a des choses inattendues et le bon Père en vit, on dirait qu'il les provoque.

Il a fallu dresser un autel en deux minutes à Béthines...le Bon Père n'avait pas prévu, pas averti...il sent qu'il faut faire l'adoration donc Elisabeth prépare ! C'est un des traits humains du Bon Père.

C'est spécifique de l'esprit de cet homme ; mais il a un grand projet : Dieu avant toute chose ! et ensuite il se débrouille avec qui il a sous la main, avec l'intuition du moment, pour le réaliser. C'est une de ses caractéristiques. Arriver, même si c'est une idée qui lui passe par la tête, puisque c'est bon ... Cela va bien avec tout son caractère.

Quelque chose a été pour lui important, douloureux, mais nous dit beaucoup de lui, de son humilité, de sa sensibilité, et de son obéissance : **l'Eglise**, avec le Concordat.

Cette Eglise c'est aussi notre Eglise et elle a toujours plus ou moins des questions à se poser, dans son fonctionnement, des choses nouvelles qui s'inventent, des retours en arrière, mais dans une Eglise qui a 2000 ans, ce qu'on croit inventer est quelque chose qui a déjà été vécu...et les retours en arrière sont aussi quelquefois des pas pour avancer davantage... Nous ne sommes pas si éloignés des questions qui se sont posées à ce moment-là. En tant que religieuses de vie apostolique ou chrétiens qui vivons aujourd'hui et engagés comme nous pouvons l'être dans l'Eglise d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas ignorer certaines questions de fonctionnement, et elles ne sont pas pires que celles qu'ont vécu les chrétiens de l'époque du Bon Père...

Question posée aux prêtres à ce moment-là : comment accepter le nouveau visage que va prendre l'Eglise après la Révolution, après le Concordat.

Les gens de l'époque étaient bien différents les uns des autres et les prêtres aussi : il y avait ceux qui étaient comme le Bon Père, qui avaient risqué leur vie, partis en exil comme prêtres réfractaires qui étaient revenus ; il y avait tous ceux qui étaient morts par fidélité à l'Eglise de Rome, et cela pèse lourd quand on sait que des compagnons sont morts en défendant "*une certaine idée*"... Il y avait les prêtres qui, eux, avaient adhéré à la Constitution civile ...C'était cela l'Eglise...et il y avait ce Concordat signé entre Bonaparte et Rome. L'Eglise avait fait des compromis, c'est certain, puisqu'une partie des évêques nommés étaient les anciens d'avant, d'autres pris parmi ceux qui avaient prêté serment, les constitutionnels, et d'autres pris parmi les prêtres, tout simplement, qui n'avaient jamais été évêques, des nouveaux, ...et de tout cela

il fallait faire la nouvelle Eglise concordataire...

- Avant la Révolution, l'Etat était catholique...

- Avec la Révolution, la situation de l'Eglise change : elle devient constitutionnelle, elle fait partie des cadres de l'Etat. Elle est un appareil de l'Etat. Les évêques, les prêtres, sont des fonctionnaires.

Quinze ans après la Révolution, cette situation de l'Eglise ne donne plus satisfaction. Bonaparte veut la paix religieuse en France. Il établit le Concordat avec Rome qui accepte que le chef de l'état français nomme les évêques.

Du coup, il faut limoger ceux qui étaient en place, ou l'avaient été sous l'Ancien Régime, en

nommer d'autres. Le découpage des diocèses est refait pour correspondre aux limites des départements. Ainsi, les évêques seront sous la surveillance des préfets. Il y aura un seul séminaire par département.

Plus tard, la séparation de l'Eglise et de l'Etat marquera une autre étape : l'Eglise ne fait plus partie de l'Etat, elle ne sera plus une institution et prendra toute son indépendance.

Adhérer au Concordat est la question que se sont posée les prêtres et que s'est posée le Bon Père, tous les auteurs nous le disent d'une manière assez voilée, (comme si on voulait nous montrer le Bon Père allant directement à ce qui est le bon choix, alors qu'il y a eu pour lui une véritable lutte ...)

Ce Concordat est un compromis de la part de l'Eglise et pour ceux qui ont vécu l'Eglise d'autrefois, cela semblait bien être en effet une compromission. Parmi les amis du Bon Père, beaucoup ont refusé le Concordat.

Lui, se demandait ce qu'il fallait faire, et, à son cœur défendant, a l'air de pousser ses amis à adhérer à quelque chose à laquelle lui adhère mais parce que c'est pour la paix de l'Eglise.

Cela a dû être quelque chose de très dur d'accueillir ce « nouveau » dans l'Eglise , en faisant fi de tout ce pourquoi il avait risqué sa vie, et en mettant une croix sur tous ceux qui étaient morts par fidélité à l'Eglise romaine d'autrefois.

Nous lisons cela dans une page d'histoire... mais quel moment crucial a été vécu à ce moment-là !

Si « humain » veut dire ressemblance à Jésus, fils du Père et frère des frères, frère des hommes, comment faire son discernement ?

Pour le Bon Père, il est revenu finalement à l'obéissance à l'Eglise la plus proche, c'est à dire à son évêque ; il a « reçu » un évêque à Poitiers, et Rome était d'accord ; que faire d'autre sinon obéir à l'évêque ?

Il y a eu des évêques qui n'ont pas voulu obéir au Concordat. L'évêque de Blois, par exemple, l'a refusé et a voulu conserver le siège donné par l'Eglise de l'ancien Régime. Il s'est obstiné en fondant ainsi la Petite Eglise.

Lorsque cet évêque est revenu vers Rome, la lettre du Bon Père au Père Taury est un cri de joie! Il faut savoir le lire...mais cela nous montre la souffrance vécue.

Dans l'obéissance à son évêque, dans le souci de l'évangélisation sur le terrain, manifesté à travers les missions auxquelles il participe, le Bon Père vit cette tension d'appartenir à une Eglise Concordataire, mais en évacue le côté intellectuel et d'organisation cléricale.

Il y avait les gens qui avaient besoin humainement, à tous les points de vue, d'être instruits, d'être soignés, de savoir qu'ils étaient fils de Dieu...Alors, que tous les accords du Concordat n'aient pas été en règle avec ce qu'on aurait pu attendre de l'Eglise, que le gouvernement français ait forcé la main à Rome, cela reste un peu dans la tête... mais quand on est sur le terrain ce sont les gens qui comptent !

Ce n'est pas innocent tout cela : nous vivons dans une Eglise où il se passe des choses, où il y a des gens ...donc il est bien question d'évangélisation, d'humanisation, et quelquefois aussi de choisir entre les théories et le concret.

La lettre d'Elisabeth à Alexis Michon nous parle de la nomination des prêtres après le Concordat, nous dit aussi que les missionnaires, dont le Saint et Vénérable curé de Maillé, travaillent d'arrache-pied, confessant les gens, faisant les instructions. On apprend aussi qu'elle a fait travailler à la réfection de l'église, elle a mis la municipalité en marche, elle sait tout ce qui se passe dans le village, - la mort en couches d'une jeune femme -, il faudra s'occuper de la petite maintenant. Cela, c'est humain !

Il faut parler de l'organisation de l'Eglise, avec les gens puisqu'ils sont tous là, en lien avec la municipalité, et avoir le souci d'écrire à un simple petit soldat qui est là-bas, à Brest, et qui ne sait pas ce qui se passe dans son pays, et auquel elle envoie des nouvelles de ses parents. N'est-ce pas humain cela, même si ça parle du Concordat ?... eh oui, elle ne fait pas de théorie.

Quelques temps après, le Père Fournet, dans les registres de la préfecture de Poitiers, est marqué comme « prêtre au zèle un peu trop ardent » ! A cette époque, les curés sont surveillés par le gouvernement donc, sur place, par le préfet...Ce prêtre est certainement à surveiller de près.

Pour André-Hubert, un trait des plus importants est l'usage, dans l'humilité, la vérité, de son intelligence pour comprendre ce qu'est pour lui la volonté de Dieu et de s'y tenir quels que soient les imprévus du chemin, quelles que soient les difficultés.

Quant à Elisabeth !

Elisabeth aussi a un environnement humain bien typé. Ce n'est pas celui du Bon Père. Un peu la même époque mais plus voisine de la Révolution, peut-être plus protégée des vents de la Révolution ; une famille d'un autre genre. Et puis c'est une fille ! une famille de grande noblesse, anoblie depuis longtemps. Non pas que l'argent n'ait pas sa place, mais on y est plus habitué ; on est plus grands seigneurs, on n'a pas à amasser depuis trois ou quatre générations, on l'a depuis toujours. Il y a des rites : cette noblesse ancienne a ses coutumes, son langage, ses relations typées, et sa façon aussi de concevoir son rôle social, donc la charité, une sorte de paternalisme .

On peut remarquer la place des hommes dans la famille d'Elisabeth. C'est normal que son père ait une grande place, mais aussi la place du frère aîné au moment de l'émigration ; c'est quand même lui le chef de famille et c'est autour de lui que tourneront bien des ennuis de la famille ; la place de l'Abbé de Moussac, qui sera vraiment la référence de la famille à la mort de Monsieur Bichier.

Plus tard, quand Elisabeth est partie à Poitiers, dans un couvent, elle tombe malade ; il y a des lettres, non pas du frère aîné dont la famille s'est détachée à ce moment-là, mais de son autre frère Antoine qui deviendra maire de Montmorillon, et qui est déjà à Montmorillon. Il y a une lettre, une de ces rares lettres qui soit restée, adressée à elle : « Si les Sœurs de Poitiers ne savent pas bien te soigner, moi j'irai et je serai de toi l'infirmier à moins que je ne te fasse revenir ». C'est la place du frère : Mr. Bichier des Ages !

On sent aussi la force de l'influence familiale au moment de l'opération à Paris : lettres à son docteur où Elisabeth dit en substance : " il y a eu une réunion de famille à propos de mon mal, l'un voulait que je consulte tel docteur, l'autre voulait que j'en consulte un autre et mon oncle voulait encore autre chose...moi j'ai confiance en vous ... » .C'est pour dire l'influence de la famille.

Or, en ce moment-là, en 1815, elle est « Sr Elisabeth » à Rochefort et pas dans sa famille... Quand elle partira à Paris, on sentira très bien tout autour d'elle l'influence familiale et l'influence des amis de la famille. C'est à partir de là, d'ailleurs, que se feront des fondations. Dans sa formation, Elisabeth baigne dans tout cela. Les voyages à Paris sont une plongée dans son milieu social reconstitué à l'époque de la Restauration.

Elisabeth s'inculture au milieu ambiant ; elle n'a pas l'indépendance du Père Fournet. Elle rentre dans ce qui est pratique, pas pragmatique, mais il faut s'adapter. C'est ce qu'elle a fait toute sa vie.

Au moment de la Révolution, quand elle est avec sa mère au Blanc et qu'elle écrit à l'administration pour essayer de défendre les biens de famille, on peut se demander si c'est une lettre d'une contre-révolutionnaire ou d'une révolutionnaire. Elle s'adapte à la situation ; il faut sauver les biens de famille, et elle est seule pour se défendre. Elle s'adapte très bien et heureusement. Elle aura toujours cela dans sa vie. En même temps, elle sait faire preuve d'une grande liberté et d'une forte personnalité. Ce n'est pas parce qu'elle sait s'adapter qu'elle va dire amen à tout. On voit son attitude vis à vis de sa mère au retour des Marsyllis, quand le Père Fournet lui dit qu'il faudra s'occuper des pauvres, soigner les gens. S'habiller comme eux, elle ne pourra le faire qu'à la mort de sa mère...elle veut bien faire tous les soins mais elle ne peut pas s'habiller comme une paysanne, du vivant de sa mère...pourtant elle le fera après et de telle sorte que Marie Perpétue et l'abbé de Moussac se récrieront sur ce changement.

Marie Perpétue écrit : « Mademoiselle Bichier a une façon abjecte de s'habiller » Elle, pendant dix ans encore, elle portera la cape de moire...Un jour elle la quittera aussi !

On voit ce que l'attitude d'Elisabeth pouvait produire comme réactions dans la bonne société de Poitiers. Mais pour Elisabeth c'est comme ça et ça restera comme ça .

On note la résistance d'Elisabeth à l'abbé de Moussac, le chef de famille, parce que c'est le Bon Père qui lui demande de repartir à Béthines; elle écrira plus tard « je n'ai jamais suivi qu'une seule personne pour ma vocation . Il me dit que dans le malheureux siècle où nous sommes, il fallait se vouer à l'enseignement et aux soins des pauvres. Je me suis laissé conduire par ce saint homme. J'en bénis le ciel, puisque soigner et instruire les pauvres c'est imiter le Maître même. » Elle écrit ceci en 1836, 31 ans après que la chose se soit produite. Et pendant toute sa vie, elle suivra le Père Fournet.

Quoi qu'on dise de lui et quoi qu'il se passe entre eux... ce sera toujours son confesseur.

Elisabeth s'adapte très bien mais résiste aussi ; elle tient...on le verra dans l'affaire d'Issy les Moulineaux. Là, elle tiendra difficilement, avec le cœur souffrant, dans une situation extrêmement compliquée. Elle tiendra aussi dans ses relations avec l'administration.

Il n'est pas évident de fonder une congrégation où toutes ont le titre de « sœur », une congrégation où elle va avoir à vivre,- elle l'écrit très clairement à Melle Servières -, avec des personnes de toutes cultures, de tous pays d'origine, quelle que soit l'origine sociale, la formation reçue. Elle y tiendra. Nous, nous avons l'habitude, mais à cette époque-là ce n'était pas si évident.

Une personne de la noblesse, qui connaissait bien la famille Bichier des Ages, rencontre la Bonne Sœur Elisabeth un jour à Chauvigny et dit tout haut, (la Bonne Sœur l'a entendu ainsi que la sœur qui l'accompagnait) : « ah, je croyais que c'était Mademoiselle Bichier mais ce n'est tout de même pas possible que ce soit elle qui soit ainsi, dans cet habillement et dans cet attelage »...

Elle s'adapte donc aussi à cette vie toute simple, parmi des sœurs toutes simples et vivant d'une façon simple.

Cela fait partie des traits humains et il faut qu'il y ait la main de Dieu en tout cela.

Lecture de la lettre de St André-Hubert Mr l'abbé Lambert à propos de l'église de Ste Radegonde, tout près de La Puye...et non à Poitiers comme on le laisse croire dans le livre du Père Rigaud.

et disons-nous que le Bon Père doit être très humain !

Cette lettre est adressée à Mr. L'abbé Lambert, Vicaire Général, Supérieur de la Mission, prédicateur du Roi, Maison de la Mission, à Poitiers ;

Monsieur et très honoré Supérieur,

...L'église de Sainte Radegonde est éloignée de plus de deux lieues de poste de Chauvigny, quoique trois villages de cette paroisse n'en soient éloignés que d'une grande lieue. Cette église est environnée de trois gros villages éloignés de plus d'une lieue d'Archigny, leur paroisse qui réclame leur union à Sainte Radegonde, laquelle union composerait une paroisse de plus de 120 âmes, dont un grand nombre sont privées d'assister au service divin en raison de l'éloignement des lieux. C'est donc une succursale qu'il faudrait à Sainte Radegonde, au lieu d'une réunion à Chauvigny, d'autant mieux que les paroissiens ont fait de grands sacrifices pour mettre l'église en bon état, et procurer les vases sacrés nécessaires, et qu'ils sont disposés à tout sacrifier pour avoir un presbytère. Dans l'impossibilité d'une succursale, la réunion à Chauvigny ne remédiera pas aux abus, elle les palliera pour quelques-uns et les augmentera pour la majorité. Quoi qu'il en soit de mon opinion, je déférerai toujours à ce qu'il plaira à Sa Grandeur ordonner, et vous exécuter.

Daignez agréer mes remerciements pour tous vos bienfaits. Nous envoyons, jeudi 28, deux sœurs demeurer à Sainte Radegonde pour y faire tous les jours le catéchisme aux enfants.

J'ai l'honneur de saluer la Mission et d'être, avec un profond respect, et une vive reconnaissance, Monsieur et très honoré Supérieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Fournet, prêtre

La Puye, le 26 janvier 1830

Réflexion en carrefour n° 2 : Les racines humaines d'André-Hubert et d'Elisabeth.

1-En quoi l'un et l'autre sont-ils bien implantés dans leur époque, dans leur milieu ?

2-Comment la fidélité à leur être, (vocation profonde), les oblige-t-elle, l'un et l'autre, à prendre des libertés par rapport à certaines valeurs traditionnelles ?

3-Relecture dans notre Eglise d'aujourd'hui de l'attitude du Bon Père au moment du Concordat : questionnement, doute, pas décisifs dans la Foi...

4-En quoi l'adaptation d'Elisabeth, aux « lieux » et à « l'époque » qu'il lui est donné d'habiter, la rend-elle plus humaine et l'aide-t-elle à humaniser autour d'elle ?

a- en tant que Religieuse, certains de mes gestes et de mes paroles sont reçus comme venant de plus grand que moi : communauté, congrégation, Eglise, collectif auquel j'appartiens ?

Quelles attitudes pour vivre la fidélité à mon « appartenance » et la fidélité à ma liberté personnelle ?

b- En quoi mon « inculturation » à aujourd'hui peut-elle me rendre plus humaine ?

(-)-(-)-(-)

Nos fondateurs et leurs relations.

Nos fondateurs étaient simplement **un homme et une femme** qui rencontrent en toute personne le visage de Jésus, et, **plus spécialement**, sous les traits de celle qui est défigurée (souffrance, pauvreté) ; ils l'aident à vivre et reçoivent en retour ; en même temps, ils ont des relations privilégiées,(famille amis, sœurs) , dont ils reçoivent un soutien vital pour le quotidien. Equilibre et complémentarité dans la collaboration entre André-Hubert et Elisabeth : c'est une relation privilégiée.

Parmi les traits humains d'une personne il y a aussi des traits physiques, l'aspect de la personne.

SŒUR ELISABETH

Nous allons commencer par regarder Elisabeth.

Quand il s'agit d'une femme, la place du physique est importante. Nous le savons, à travers toute la vie d'Elisabeth.

Elle était une fille de caractère facile, jeune fille belle et tous les auteurs, quels qu'ils soient, nous le disent. De la jeunesse, où se vivent parfois des relations passagères mais fortes, on ne sait pratiquement rien pour elle ; depuis toute petite elle désirait être religieuse ,elle avait beaucoup de charme, elle était attirante pour tout le monde, très belle ; elle savait très bien s'adapter, elle était souriante, avec cette façon de faire penser à la personne qui est devant elle qu'elle est bien reçue, qu'elle est accueillie. C'est tout un art, un don...et cela lui servira par la suite.

C'est le moment de la Révolution. En1789, elle a 16 ans. Elle arrive du couvent et elle se trouve prise, presque immédiatement, dans les problèmes de famille et d'administration .Cela va très bien d'ailleurs avec son caractère carré, logique, ce qui n'empêche pas non plus le charme dans les relations.

On sait peu de choses sur ses relations de jeunesse, à part ses cousins de Montmorillon, les frères de Marie Perpétue, avec qui elle a eu des relations d'amitié ; quant à ses frères...plus âgés, l'un était parti, les autres, à la guerre. Donc, de ce moment de la jeunesse qui est intéressant à regarder dans le domaine des relations, parce que cela marque une vie, nous ne savons rien sur ce point précis.

Quand on a écrit sa vie, on ne s'est peut-être pas tellement penché sur ce moment-là, autrement que pour situer la jeune fille comme bien pieuse, avec le souci de sa famille et de l'administration.

Quand elle avait entre 20 et 24 ans, au Blanc, elle allait aux fêtes révolutionnaires, avec son cousin, le frère de Marie Perpétue ; il fallait y paraître si on voulait que la famille soit respectée et que les biens de famille soient sauvés. Il fallait vivre !

Nous connaissons l'épisode de la demande en mariage, à la Guimetière, demande repoussée sous une forme de boutade. Sa mère souffre de la voir continuer cette vie dans laquelle le Père Fournet l'a aiguillée bien sûr, mais il n'y a plus de couvent ; qu'est-ce que cela veut dire cette vie de célibataire, à soigner les malades, pour une fille de ce rang ? Entrer dans un couvent oui, mais passer sa vie dans les cours de ferme ? Madame Bichier s'inquiète et voudrait la voir mariée. Les prétendants ne manquent pas...et en particulier cet ami de son frère devenu maire de Montmorillon qui a trouvé sa place dans le nouveau monde d'après la Révolution.

Elisabeth en est excédée... d'où la réaction vive envers sa mère.

La relation avec sa mère n'a pas toujours dû être facile. Mme Bichier devait être une mère un peu possessive, à la fin de sa vie ; et elle n'avait plus qu'Elisabeth près d'elle... Nous connaissons bien ces situations de filles qui restent auprès de leur mère. Une femme qui a vu tellement de choses se transformer... Elle, elle a été élevée sous l'Ancien Régime et, après des années, a vu mourir son mari, et ses fils ont pris des directions tellement inattendues : émigration, divorce, suicide de l'aîné et décès du plus jeune.

C'est une femme qui souffre sur tous les plans.

La famille a une grande importance . Les hommes y ont une grande place mais il y a des moments où ils font cruellement défaut. Ce qui reste, ce sont deux femmes, et c'est Elisabeth qui porte le fardeau, d'où la place et l'influence extraordinaires que peut avoir le Père Fournet. Finalement, en qui a-t-elle confiance ? qui la tient , qui lui montre comment avec cette situation là elle est en train de faire la volonté de Dieu ? C'est le Père Fournet.

Relation difficile avec la famille, mais la famille aura toujours beaucoup d'importance, même en tant que religieuse de son temps, c'est à dire en respectant les règles de relation : elle n'a jamais visité sa famille à Montmorillon ; elle la recevait à La Puye , au gré de ses passages. (lettre du 19.05.1837 à sa belle-sœur).

La relation à la famille est importante mais elle la vit dans la foi . En famille, elle a été heureuse, mais elle en a aussi beaucoup souffert, surtout à cause de la situation du frère aîné, situation qui, pour la mentalité de l'époque, était particulièrement pénible.

Sa position par rapport aux familles des sœurs s'en trouve marquée. Elle fera un crochet énorme dans un de ses voyages pour passer voir les familles de sœurs qui, elles, ne retourneront jamais chez elles. C'était la règle...

Relation d'Elisabeth avec tous les gens : à la Guimetière ; soucieuse de gens plus proches dont Alexis Michon à qui elle écrit..., mais écrire à un soldat, alors qu'on est la demoiselle du château !

Elle dit tout ce qu'elle sait du village et en donne des nouvelles ; il y a aussi une dimension spirituelle : la vie de la paroisse ; elle, elle fait tout ce qu'elle peut pour cette paroisse.

Les sœurs vont à Maillé. Là aussi, il y a les gens en général, et les gens que l'événement rend plus proches : c'est un trait général de nos fondateurs : la relation avec les petits, les enfants, les exclus, les pauvres.

Parmi tous ceux là, il y a des personnes que l'on va rencontrer davantage et qui deviendront, pour nous, plus proches et plus visage de Dieu et qui porteront peut-être les visages de tous les autres ; par exemple : la cancéreuse, cette femme dont on ne sait ni le nom ni l'origine ; on sait seulement que Sr. Elisabeth s'est affrontée à elle, l'a soignée et finalement a pu l'amener dans sa maison. Elle est pour nous l'image de combien de personnes pour qui Elisabeth a été proche, et combien de sœurs, après elle, ont fait à peu près les mêmes gestes !

Il y a certainement eu d'autres faits, mais l'histoire a gardé ceux-là...

Sr. Elisabeth, pour des fondations au sud de la Garonne, descendait d'Angoulême à Bordeaux. S'arrêtant dans une auberge, (car les sœurs s'arrêtent dans les auberges pour dormir), l'aubergiste lui signale un pauvre mendiant qui est à l'écurie et qui a des plaies à la jambe ; des sœurs savent soigner...peuvent s'en occuper ! que ferait un aubergiste ou un hôtelier de nos jours avec un S.D.F. blessé ? le mettrait-il dans son garage ?

Elisabeth se précipite ; on le soigne. Ce pauvre dit qu'il n'arrivera jamais à Bordeaux alors qu'il a un billet d'entrée pour l'hôpital St André , ce qui lui sauverait la vie.

Il doit être accueilli et hospitalisé, gardé dans l'hôpital de Bordeaux, mais on est à Angoulême ou dans les environs . Elisabeth, par une porte cachée, fait monter le mendiant dans la pièce où sont les sœurs, demande un repas pour lui, le soigne bien et le prend dans sa voiture le lendemain. Son état, on peut le supposer...la misère ne facilitait pas l'hygiène. Il est plein de poux et de vermine. Elisabeth achète un manteau pour l'envelopper...à la fois contre le froid et pour préserver un peu les sœurs ...ça faisait partie de la vie.

Elle l'amène à l'hôpital de Bordeaux.

On est en 1830, après les Trois Glorieuses qui ont fait la nouvelle révolution ; il faut attention... le fait d'avoir dans la voiture, des cornettes et en même temps un blessé laisse croire que c'est une voiture de l'administration sanitaire, et on les laisse passer. Dès le départ de La Puye, Elisabeth tremblait pour ce passage à Bordeaux. La Garde les laisserait-elles circuler sans papiers ?

Ce pauvre était devenu si important pour elle, que chaque fois qu'elle traversera Bordeaux, elle s'arrêtera à l'hôpital pour saluer « le mendiant d'Angoulême ». C'est merveilleux ! elle avait fait quelque chose, tout ce qu'elle pouvait, et c'était déjà pas mal...mais cette relation s'est prolongée dans le temps. Cet homme était devenu pour elle quelqu'un d'important.

Il y a là quelque chose de très fort qui dépasse le simple service.

Qu'est-ce que cela pouvait faire à cet homme de revoir ce visage ! la joie de se sentir reconnu, lui qui aurait pu mourir en route, ne pouvant pas marcher à cause de sa jambe blessée.

Elle, qui était toujours pressée en route...

La relation c'est la rencontre avec le visage de Jésus, c'est rencontrer une personne...

La relation avec les sœurs : elle est fondatrice, elle est responsable, elle aime les sœurs, c'est sûr ; toutes sont plus jeunes qu'elle ; elle les a vu arriver mais elle ne s'est jamais fait appeler « mère » et il est certain que ces sœurs beaucoup plus jeunes la considèrent comme mère .Ce qu'elle veut ,c'est qu'elles deviennent des sœurs , - toutes ont le titre de sœurs -, chacune telle qu'elle est, avec son visage, donnant le meilleur d'elle-même.

On la voit beaucoup souffrir parce que la maladie et la mort n'ont pas épargné les premières générations de nos sœurs. A la mort de Sr. Joséphine, venue avec les sœurs du Jura, Elisabeth écrit : « Notre petite sœur Joséphine est morte, c'est un petit ange dans le ciel, mais moi, je dessèche de douleur ». A Sr Céleste, originaire de Maillé, arrivée très malade après avoir fait le transfert de Rochefort à La Puye, Elisabeth dit « Je vous ordonne de demander au Bon Dieu votre guérison »...

Regardons les réactions du Bon Père et de Sœur Elisabeth dans une situation bien spéciale.

Il s'agit de former des sœurs au Pays Basque. Sœur Marie Perpétue, la Supérieure, ne connaît pas la langue basque. Deux sœurs servent d'interprètes. Toutes les deux meurent à quelques semaines d'intervalle...Marie Perpétue se retrouve seule en ce pays avec des sœurs qu'elle doit former à la vie religieuse...

Elle supplie le Bon Père et Sœur Elisabeth de lui envoyer une sœur pour l'aider, pour remplacer les sœurs décédées qu'elle pleure.

Le Bon Père écrit : *«elles vont vous servir d'avocates au ciel...elles sont plus vivantes qu'avec leur corps, elles vous servent mieux que lorsque vous vous félicitez de les avoir vivantes parmi vous. »*. Réaction de foi et de confiance du Bon Père !

Sur la même feuille de papier, Elisabeth écrira : "*je suis dans l'affliction de votre position, ma chère sœur, et je ne puis me consoler de la perte de nos chères sœurs, car je ne vois aucune qui puisse les remplacer. Il faut demander au Bon Dieu, lui seul peut nous aider. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas, et donnez-moi de vos nouvelles...Mon cœur et ma pensée sont souvent à Ustaritz*"...

A un autre moment, toujours à propos de la situation douloureuse de Marie Perpétue, elle écrit à une sœur: "*Quand j'ai perdu Sœur Anne et la Sœur Marianne, je croyais tout perdre. Je mourais de chagrin véritablement, je fus très malade et le Bon Dieu nous a multipliées à plaisir*". Réaction de peine très sensible...

Relations privilégiées entre Elisabeth et Marie Perpétue, certes, mais nous n'avons aucune lettre de leur correspondance mutuelle, à part celle citée plus haut, écrite par Elisabeth sur le même papier que celui du Bon Père.

Sr. Elisabeth a consciencieusement détruit (hélas) toutes ses lettres envoyées à Marie Perpétue lors de son passage à Ustaritz à la mort de celle-ci. Elle a gardé par contre, celles que lui avait envoyées le Bon Père et nous lui en savons gré. (voir lettres de St André-Hubert à Sr. Marie Perpétue).

On peut aussi penser à la correspondance d'Elisabeth avec Mademoiselle Servières, une bonne vingtaine de lettres. C'est la personne qui a conservé le plus grand nombre de lettres d'Elisabeth.

La situation est la suivante : Elisabeth vient d'être opérée à Paris, elle est un peu loin de Maillé ; elle sent qu'il va falloir y repartir, mais à Paris, se dessinent déjà des promesses plus ou moins sûres et plus ou moins rapides de fondations de communautés. Il lui faut quelqu'un à Paris qui puisse servir d'intermédiaire ; elle se lie d'amitié avec une personne célibataire, institutrice dans un pensionnat privé, pas religieux mais privé.

Elisabeth se rend compte qu'il y a, en cette personne, l'étoffe pour faire une excellente institutrice, intelligente et en grande sympathie avec elle. Cela nous vaudra donc une correspondance plus ou moins espacée, pendant six ans.

A partir d'un certain moment, Mademoiselle Henriette Servières devient Sr. Marie Dorothee, Fille de la Croix. Mais elle ne restera pas dans la Congrégation. Elisabeth avait senti en elle une fille assez hésitante par rapport à sa vie future, qui avait besoin qu'on lui mette l'épée dans les reins ; c'est ce qu'Elisabeth a fait, sans que cela soit facile.

Ceci nous vaut de la part d'Elisabeth de très beaux passages de lettres où elle explique ce en quoi elle la verrait bien elle-même Fille de la Croix, parce que pour éduquer des enfants dans les pensionnats privés, on trouvera toujours des institutrices, mais pour le faire gratuitement dans les banlieues parisiennes, pour les pauvres et dans les campagnes, ce sera plus difficile. Il faut former des institutrices.

Or, Melle Servières pourrait rendre tellement de services en formant des sœurs qui, elles, deviendront des institutrices ! Pour Elisabeth c'était une relation très positive ; elles s'entendaient bien et en même temps on évoque le service rendu. Les deux choses sont mêlées. Mais Melle Servières n'était certainement pas faite pour être une Fille de la Croix. Elle a beaucoup aidé Elisabeth dans ses relations avec Paris, milieu clérical en particulier.

Cela est très humain : Elisabeth avait vu d'une certaine façon, ça a marché pendant un temps et puis ça n'a plus marché...N'éliminons pas les choses qui se passent autrement que nous l'avions cru ou prévu ou jugé préférable.

Ce fait est intéressant : il nous dit quelque chose de notre fondatrice : son sens du pratique. Elle a besoin de quelqu'un, de cette personne, avec ses qualités, pour ce moment-là.

Si nous avons les lettres d'Elisabeth à Sr Marie Perpétue, dans le cadre de ces relations privilégiées !...

Une personne pour qui l'attention d'Elisabeth à travers les lettres se révèle particulièrement touchante : Sr Marthe . Une de ces filles venues du Jura qui n'est jamais repartie chez elle, qui s'est implantée dans la Congrégation, intelligente, sérieuse, une fille solide, les pieds sur terre et dont le rêve était d'enseigner , de passer dans les villages, d'être proche des gens.

Puis la Congrégation grandissait, il y a eu des fondations lointaines. Il y a eu Igon, Ustaritz qui a décapité Igon, Igon qui a été tout petit pendant un temps et où on a dû ré-ouvrir le noviciat, si bien que Sr.Marthe s'est trouvée à Igon lorsqu'il fallait agrandir, faire des constructions.

Elle n'en pouvait plus ; elle n'était pas venue pour cela...

Nous n'avons pas les lettres de Sr. Marthe à Elisabeth, puisqu'Elisabeth détruisait ses lettres, mais nous avons les réactions d'Elisabeth à Sr. Marthe qui, elle, les gardait !

On sent la grande sœur qui est passée par là et qui encourage celle qui est en train de suivre le même chemin ! Vous ne faites pas la classe, vous ne soignez pas les malades, mais « *oh, ma chère sœur Marthe, ce que le Bon Dieu vous demande est tellement plus grand et plus beau ! En formant des sœurs, c'est des centaines d'enfants que vous instruisez, des centaines de malades que vous soignez* » Sr. Marthe est là, à la tête de sa grosse maison, se bagarrant avec les notaires, les entrepreneurs, et des dettes,... tout ce que vit, en plus grand, Sr. Elisabeth...mais on sent une telle affinité, une telle confiance entre elles !

Puis, il y a le visage différent de Sr. Albertine : elle aimait beaucoup le Bon Père, elle était une de ses dirigées et à la mort du Bon Père, Elisabeth prend la relève ; ce sont les seules lettres que l'on ait gardées qui sont des lettres de direction spirituelle. Ce qui est rare. Elisabeth donne des conseils spirituels mais ne fait pas de lettre de direction spirituelle. Elle a bien autre chose à faire, et le Bon Père était là !

LE BON PERE

Et le Bon Père ! que j'aime le regarder en tant que curé de paroisse . Après sa conversion... Ce prêtre si **proche des gens**. (cf .Slotti, notes prises dans Rigaud et Cousseau, et témoignages au procès).

Il avait l'habitude d'aller voir les paroissiens, ou, pendant l'été, d'aller les rencontrer dans les champs, pendant leurs travaux, au moment du repas. Elisabeth écrit dans les premières constitutions : « *aider les gens dans les travaux des champs, c'est une œuvre consolante et qui me plaît beaucoup* ». Aller rencontrer les gens sur leur lieu de travail, lui, Monsieur le curé ! un curé formé dans l'Eglise de l'Ancien Régime mais il était passé par bien des épreuves transformantes...

Il vivait la **proximité des malades** de la paroisse : quand il savait qu'il y avait un malade, il allait le voir, ou « il lui envoyait de bonnes choses » ; il fallait quand même bien les connaître, et en avoir le souci, y penser. Il connaissait tous les hameaux entre Chauvigny et La Puye et bien sûr autour de Maillé, d'Angles, d'Archigny...

Il allait **partager le repas** avec les paroissiens dans leur maison, ordinairement sans prévenir, car s'il avait prévenu on lui faisait quelque chose de meilleur...Pour éviter cela, s'il y avait un extra, il le faisait porter aux pauvres des environs. Désir de proximité avec les gens : il s'informait de leur santé et de la bonne marche des affaires, pas simplement « bonjour, comment ça va ? » qui ne veut rien dire, mais écouter, quand quelqu'un commence à vous parler de sa santé ou des affaires. **S'informer et écouter**, les historiens l'ont noté. Il fallait aussi enrayer les disputes dans le village ; il servait d'arbitre. Dans nos constitutions, il était écrit qu'il ne fallait pas se coucher avec une dispute en tête...

Petites phrases, mais c'est très lourd sur le plan des relations humaines.

A Los Arcos, le Bon Père partageait son temps entre l'hôpital, la prison, la prière, le chemin de Croix.

Si tout cela peut être vécu, c'est parce que Jésus nous apprend à être fils et frères !

Quand on connaît le Bon Père, tous ces petits gestes sont habités par la présence du Seigneur, en lui et dans la personne qui est en face de lui.

N'oublions pas qu'il passe des heures à la méditation, qu'il prie à sa messe qu'on trouve un peu longue...(il y a tellement de gens, et il y a la congrégation, pour qui il faut prier...). Il se sent investi de tout cela Longs temps de rencontre avec le Seigneur pour pouvoir se donner, comme Lui, sans compter, à ses frères.

Il y a aussi quelque chose de très important, à partir d'un certain moment de sa vie, c'est la **relation de directeur spirituel** et sa **relation au confessionnal**.

Déjà, aux missions de 1803-1804, les gens disaient à Elisabeth : « Mademoiselle, faites-nous confesser au petit curé »(il était assez petit de taille) ; les gens de Maillé le connaissaient bien, mais à La Puye, les gens ont aussi appris, par le bouche à oreille qu'à ce curé-là on pouvait se confesser sans crainte.

Il y a eu à cette époque, à propos de la confession, quelques problèmes dans l'Eglise...il y en a toujours eu, plus ou moins...Le Père André était extrêmement humain dans ses relations au confessionnal, extrêmement bon ; on entraînait avec des soucis, on en sortait libéré.

Nous avons peut-être quelquefois fait l'expérience de ces gens qui libèrent . Le Bon Père était de ceux-là : au confessionnal, le Bon Père libère . C'est vraiment le visage de Jésus.

Témoignage des sœurs aussi à ce sujet. Le Bon Père leur disait de laisser passer les gens avant elles, (comme aux Marsyllis) lors des confessions dans les paroisses. Qu'est-ce que cela peut nous dire de son être de pasteur et de directeur spirituel ?

Quand il était dans sa maison à La Puye, il ne possédait plus grand chose ; il avait tout donné à Sr. Elisabeth, à la Congrégation, pour payer les bâtiments de La Puye. Sa réputation de largesse était telle que les pauvres gens qui avaient besoin venaient le trouver. Il donnait ses propres effets, des draps, et Sr. Elisabeth n'était pas très contente que beaucoup de choses s'en aillent. Quand les gens, les mendiants venaient, il les invitait à partir vite pour que la Bonne Sœur ne les voit pas !

Quelquefois, il y en avait qui le trompaient : il vaut mieux se laisser tromper que de refuser à quelqu'un qui a besoin. On entend encore cela de nos jours...

Il y a aussi parmi les relations privilégiées, les **relations avec les collègues prêtres** bien sûr. Dans le Recueil de Lettres : voir à la page 92 la lettre à un prêtre , lettre très humaine, qui montre la qualité de la relation et à la page 239 la lettre au P. Taury.

Et il y a Sr. Suzanne : une sœur de Molante, une sœur des débuts, qui a été envoyée à Mantes-la-Jolie, une des premières fondations, et qui y restera très longtemps. Elle est partie de Rochefort. Le Bon Père l'aime beaucoup . (Voir dans le Recueil des Lettres du Bon Père ,les lettres à Sr. Suzanne).

Un autre petit détail : « quand il était curé de Maillé, on le voyait remonter la côte, marchant à côté d'un vieil homme et portant sur son dos le fagot de bois de cet homme et discutant avec lui »... un curé, bien implanté dans l'Ancien Régime, qui fait fi du qu'en dira-t-on. Cela nous dit quelque chose de sa relation avec un de ses paroissiens, tout simplement.

Lettre à Madame Aubin : 12 Juillet...(il ne mettait jamais l'année !)

Ma bonne et vénérée parente,

il y a une petite éternité que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Comment vous portez-vous sans oublier le trésor caché qui est à Montmorillon et à Poitiers...(les enfants qui sont, l'un à Montmorillon, l'autre à Poitiers). Je vous prie de recommander à Mme N. la pauvre X à laquelle elle a donné 6 francs cet hiver. C'est une mère de sept enfants qui crie au pain. Le

père au lit, la mère infirme, une petite de 12 ans qui cherche la vie aux autres, sans linge ni vêtements, réduite à faire coucher les frères et sœurs sur le même grabat. Tâchez donc de lui faire donner quelque chose. Je lui remettrai si tôt que vous m'aurez donné avis de ce qu'elle peut donner.

Ce qui est intéressant, c'est le fait de sentir, dans tous les détails, l'état de cette famille de Saint Savin. C'est très humain.

«Faites-moi le plaisir de faire dire chez le cordonnier de la maison de me faire et de m'envoyer des souliers, le plus tôt possible. Je crois qu'il se nomme Monsieur Bouchet et qu'il est fort âgé.

Je vous salue tous dans le Seigneur, je vous souhaite les vertus et les bénédictions de Celui qui est dans le tabernacle, en prière pour vous et votre famille. Je vous recommande l'âme de vos enfants encore plus que leur corps. Nous ne serons qu'un moment à Saint Savin mais toujours dans l'autre vie et cela dans le Ciel si nous écoutons Notre Seigneur Jésus, dans le feu si nous écoutons le premier homme en refusant la préférence au Seigneur, pour la donner à nous-mêmes et aux choses d'ici-bas.

Que fait votre âme à Saint Savin, ma vénérable sœur Marianne ? (sœur de la dame en question). Tâchez d'y faire ce que fait l'âme de Notre Seigneur. Oh que vous seriez heureuse si vous demeuriez à Saint Savin comme y demeure Notre Seigneur Jésus, toujours appliquée à rendre à la Sainte Trinité la Gloire et l'Honneur qu'on lui refuse partout, à prier pour les pécheurs, détachée de tout, morte à ce qui est terrestre, vivante pour tout ce qui est spirituel, pour Dieu.

Et vous mon cher frère (le chef de la maison, le monsieur), tâchez d'administrer votre maison de manière à ce qu'elle soit un tabernacle où la Trinité soit honorée comme elle l'est dans le tabernacle, toutes proportions gardées... Je vous souhaite à tous la mort évangélique, (mourir à tout ce qui fait le vieil homme), la grâce et la paix ! Je suis tout à vous et pour toujours !»

Cette lettre est merveilleuse : il y a des pauvres, une enfant qui a une mère infirme et un père malade...c'est cela qui est le but de la lettre. Puis vient le reste, dans une dimension spirituelle extraordinaire.

Du concret et du spirituel ; tout cela fait l'humain.

Autre lettre : 1791 ou début 1792 : avant le départ à Los Arcos ; donc, pour André-Hubert, en période très délicate déjà .

Ecrit à : Monsieur le Procureur Général Syndic Administrateur du Directoire du département de la Vienne. On est en pleine Révolution.

« Je remplace humblement François Guillon, maréchal-ferrant, père du défunt François Guillon, vicaire de la paroisse de St Pierre de Maillé au district de Montmorillon. Je vous représente très respectueusement, Messieurs, que son fils défunt, n'ayant reçu aucun revenu de son vicariat, sinon la pension que lui payait son curé (c'est à dire André-Hubert) qui a servi à l'alimentation. Ce père est obligé de faire des dettes, spécialement dans la maladie dispendieuse dont est mort son fils. C'est pourquoi, il ose prendre la liberté de vous prier de ne pas le priver du supplément qui pourrait lui être dû pour l'année 1790, où il est mort le 12 novembre. Votre charité, Messieurs, lui donnera ce qu'elle jugera à propos pour les services qu'il a rendus à l'Eglise jusqu'à cette époque. Si le suppliant était plus fortuné, il n'oserait pas vous importuner de la sorte mais c'est un ouvrier à qui son travail est à peine nécessaire pour fournir à ses besoins et à ceux de sa famille. Voilà pourquoi, il sollicite auprès de vous pour quelques secours pour payer les dettes qu'il a pour son fils. Si vous aviez besoin, Messieurs, de quelque information sur la conduite du défunt et spécialement sur l'emploi qu'il faisait de son argent, quand il en avait, la renommée vous apprendrait que dans les années de disette passées il ne s'était rien réservé pour lui. Daignez, Messieurs, le traiter comme il a traité le prochain durant sa vie. »

A la veille de partir en exil, penser à tout régler, essayer d'obtenir quelque chose pour la famille de son vicaire décédé... C'est bien de l'humain cela !

Le Bon Père a été échaudé par la vie, ce qui le rend parfois timoré.

Il est aussi très droit, très humble. Il a le sens de l'Eglise. Il a eu des amitiés très solides et durables avec ses confrères, et donnera une place immense à la miséricorde, à la compassion.

On parle aussi de sa bonhomie, de la façon à la fois simple et souriante d'approcher les gens. Il a tellement confiance et tellement fait confiance qu'il s'est laissé rouler par des gens, plus ou moins proches et en qui il a cru : pensons à la Sr Anne.

C'est aussi le prêtre réfractaire. C'est le prêtre ouvert et proche des gens.

Qui est le prochain d'André-Hubert ?

Elisabeth est forcément marquée, et le restera, par son origine noble. Elle restera toujours une grande dame quelque part, dans toute son humilité et sa recherche de vérité et de simplicité ; ce n'est pas naturel pour elle. Ce qui est naturel pour elle, c'est la contemplation de Dieu, être tournée vers le Seigneur et lui donner sa vie ; une piété naturelle, et une simplicité qui vient de l'aisance de ces personnes pour qui tout a été facile, des personnes facilement intégrées, qui s'adaptent aussi facilement et cela donne une assurance qui vient de la foi, de cette jeunesse dans un milieu protégé, bien situé, un niveau élevé, de l'habileté, un physique avantageux.

SŒUR ELISABETH et le BON PERE

Première rencontre : les Marsyllis.

Elle a 24 ans, le Père Fournet en a 46.

Si on regarde les traits humains et quelle est la recherche de ce prêtre, on sait qu'il a besoin de quelqu'un comme Elisabeth pour ce qui lui semble être la volonté de Dieu.

Il a une mission à accomplir. Elisabeth rentre dans ce cadre. Il ne peut pas aller vers les gens, elle peut y aller. Elle a tout pour pouvoir jouer auprès du peuple le rôle qu'il ne peut pas jouer ouvertement.

Elle, à ce moment-là, est très seule. Elle a vécu des choses très dures au Blanc, des histoires de famille ; elle en est encore tiraillée ; elle vit avec sa vieille mère et cela ne peut être le centre de la vie d'Elisabeth, même si elle lui donne tous les soins... C'est à autre chose qu'elle pense. Le Père Fournet va être, pour elle, celui qui parle de la part de Dieu.

A partir de ce moment-là, il y a un réel attachement humain entre cette fille de 24 ans et ce prêtre que le Seigneur a mis sur son chemin pour qu'elle se donne à Dieu.

Dès les Marsyllis, et après, le Père Fournet vient si souvent à La Guimetièrre...

On peut dire qu'il y a entre eux un lien spirituel vraiment très fort. Il est, pour elle, celui qui va éclairer sa route.

Elisabeth ne l'avait pas trouvé jusque-là. Elle avait attendu si longtemps et dans la physionomie spirituelle du Père Fournet elle a trouvé le guide que Dieu lui donnait ; elle le dira plus tard : *« je n'ai jamais consulté personne d'autre »*.

Le Père Fournet, à ce moment-là, est passé par l'escalier du pauvre, par Los Arcos, par la croix de Busserais, autrement dit, il a risqué sa vie pour Dieu. C'est un prêtre solide en Dieu. Elisabeth peut faire confiance. Lui, de son côté, voit en Elisabeth quelqu'un qui cherche sa voie. Le Père Fournet lui en indique une. Elle se lance avec tout son cœur. C'est bien la volonté de Dieu !

Quelques années plus tard, elle sera quand même bien tentée par les anciens désirs du cloître...mais, lui, veillera.

Des petits faits nous montrent l'attachement très fort d'Elisabeth pour le Père Fournet ; des mots ont jailli sous sa plume...

Dans la lettre à Alexis Michon, (1803) : le père Fournet n'est jamais nommé autrement que par : le "Vénérable curé de Maillé", le "digne et saint curé de Maillé".

Un autre fait nous montre cet attachement spirituel, ce lien très fort : un papier aux archives sur lequel on trouve la liste des personnes inscrites pour l'adoration du Saint Sacrement, en prière de réparation, pendant les Quatre Temps (Carnaval). Sur cette liste écrite de la main d'Elisabeth et qui concerne les paroisses de Maillé et de Béthines, il y a les noms de Véronique Lavergne, Marianne Meunier, et on trouve, aux mêmes heures, aux longues heures de nuit, dans la nuit du Mardi Gras, le Père Fournet à Maillé, et Elisabeth à Béthines, pour l'adoration.

Cette longue nuit de prière, ce n'est quand même pas par hasard. Il faut tenir dans l'adoration ; l'un est responsable à Maillé, l'autre à Béthines. C'est un sentiment d'union qui se libère à ce moment-là.

En 1809, la lettre à Chavagnes, pour présenter la Congrégation qui est de 13 sœurs à ce moment-là, est écrite par Elisabeth. Ce n'est pas le Bon Père qui écrit : on voit l'énorme confiance qu'il lui fait. Elisabeth écrit : "*Je me suis mise ici sous la direction d'un saint prêtre, un saint de la primitive Eglise*", d'avant la Révolution.

Dès le début, pour Elisabeth, André-Hubert, curé de Maillé, est vraiment le saint qu'il faut suivre. Elle l'a reçu de Dieu.

En 1810, il lui a demandé d'écrire les prémices des Constitutions, ce qui sera en sera la base. Il rédigera après avoir lu ce texte. Elisabeth écrit, « *le but des sœurs en se réunissant...* » puis s'adresse aussi au Bon Père : « *oh ! la sainte pauvreté, établis-la mon Père...* ». Elle écrit pour lui. Elle l'interpelle, le situe.

Dans le même texte, mais elle ne s'adresse plus à lui, elle écrit : « *je voudrais tant que nous nous tenions pleines de respect devant celui qui tient auprès de nous la place du Maître* ». Cela veut dire quelque chose de la grande vénération qu'elle avait pour lui.

A Maillé, Molante, Rochefort, les relations se consolident. Elisabeth a près de 30 ans ; c'est le temps des premières constitutions.

La vie passe...arrive le moment de sa tumeur, de la première opération ; moment crucial dans la vie d'Elisabeth et qui va aussi faire évoluer la relation au Père Fournet, garant de tout, mais qui ne fera jamais un pas par rapport à la Congrégation sans Elisabeth. (La congrégation n'est pas encore approuvée par le diocèse).

En 1815 : opération à Paris. Pourquoi aller à Paris ? le Père Fournet est tout à fait d'accord : il faut qu'Elisabeth soit soignée mais il y a une mainmise très forte de la famille. La famille a des relations et c'est à travers celles-ci qu'elle pourra avoir contact avec l'abbaye aux Bois. C'est le moment de la Restauration. Louis XVIII est revenu. Des émigrés reviennent aussi de l'étranger. C'est un essai de retour à l'Ancien Régime, avec des mentalités qui ne tiennent pas compte des vingt dernières années vécues en France.

Elisabeth va à Paris, avec son costume de Fille de la Croix, portant dans son cœur le désir de vivre auprès des pauvres et de faire vivre des pauvres.

Son séjour la plonge dans un milieu qui n'est pas celui du petit curé de Saint Pierre de Maillé. En regardant les cinq ans qui suivent et ce qui va se passer, on peut se demander si le Bon Père ne craint pas qu'Elisabeth ne soit prise par l'ambiance de la capitale, d'autant plus que sa chambre, à l'Abbaye aux Bois, est devenue un salon où l'on parle beaucoup de la Restauration. On s'y rencontre autour de cette femme qui a de l'esprit, qui vient d'une grande famille. Elisabeth parle de sa vie, du Bon Père, de Dieu, des pauvres, mais ce pouvait être,

pour des gens qui arrivent de l'étranger, une bonne façon de rentrer dans les choses charitables du pays, par l'intermédiaire de cette petite congrégation qui n'est pas encore approuvée.

En 1816 , nouvelle opération. Elisabeth revient à Paris. Entre temps, la congrégation a été reconnue en ayant pour signataires : Fournet, prêtre, curé de Maillé , Supérieur Général et Marie Elisabeth Bichier, Supérieure. Les deux noms sont accolés à la fin de l'approbation comme ils sont accolés à la fin des Constitutions. Noms accolés et inséparables, ce sera comme ça désormais.

1817 : on a tellement réclamé de sœurs, Filles de la Croix, dans la région parisienne que s'ouvre la première communauté à Issy-les-Moulineaux. C'est Elisabeth qui va porter les constitutions à l'archevêché de Paris, et faire toutes les démarches.

En face d'Elisabeth, Madame de Croisy , qui sert d'intermédiaire avec l'archevêché.

Des contacts avaient été pris par l'entremise de la famille aussi.

Madame de Croisy donne sa maison pour que se fasse la première fondation et que les premières sœurs s'installent. C'est la première bienfaitrice. Mais on sent bien qu'il y a des tiraillements. La religieuse et la marquise sont deux personnes de même rang. Ce n'est pas toujours bien facile à vivre.

Elisabeth voudrait que les choses se fassent comme à Maillé. Mme de Croisy met la main sur les choses matérielles et prend des initiatives...(voir lettres d'Elisabeth à Melle Servières).

Un certain abbé Galard, responsable de la Grande Aumônerie, c'est à dire les aumôniers de la famille royale, va devenir proche de Sr. Elisabeth. C'est lui qui permettra, par exemple, l'ouverture de la communauté d'Orléans. Il sera aussi très près de Melle Servières.

Tout un monde se construit autour de Paris ; Elisabeth y est très engagée ; elle y voit le bien et l'avenir de la Congrégation.

A Maillé, on meurt de faim, et là on a des cassettes assez remplies. Elisabeth obtient des subsides qu'elle apporte d'ailleurs à Maillé.

Nous ne sommes plus aux Marsyllis, ni à Maillé ni tout à fait au début de Molante. C'est normal , on avance, la vie pousse. Le Père Fournet suit tout cela de Maillé.

Les lettres à Melle Servières sont très intéressantes ; elle lui écrit beaucoup à cette époque, entre autres : « merci pour tous les services que vous me rendez ».

En 1818 : octobre : retour d'Elisabeth à Maillé. Elle trouve Sr. Anne installée comme supérieure de la Congrégation. Le Père Fournet sentait Elisabeth peut-être prise dans autre chose. Elisabeth avait laissé Sr. Véronique comme supérieure, en partant pour neuf mois à Paris faire des fondations et des fondations plus florissantes que près de Maillé.

Il fut un temps où le plus grand nombre de sœurs se trouvait dans la région parisienne. Les sœurs partaient là-bas. Il y avait du travail, des enfants, de l'argent... autour de Maillé Coussay les Bois, la Buisnière ; les sœurs étaient itinérantes. La Puye et Béthines étaient les seuls ajouts à la grande communauté de Rochefort.

Il y a eu évolution des relations ; ce n'était plus pareil ; ce n'était plus l'émerveillement des Marsyllis, l'ardeur de La Guimetière et des débuts de Molante.

C'est normal et c'est ce qui fait avancer les choses.

Le Bon Père est curé de Saint Pierre de Maillé, il n'a rien à faire à Paris lui ! Il va avoir un vicaire mais c'est encore sur lui que toute la paroisse repose. Il a aussi la communauté des sœurs, avec le noviciat de Rochefort.

Le carrosse de la duchesse d'Orléans vient s'arrêter devant la porte de Rochefort, en 1819, et les sœurs montent pour partir à Paris...ce n'est pas le style des carrioles d'ici... Là-bas c'était aussi la vie de la Congrégation, il y avait des enfants à instruire et qui attendaient...

En 1819, ensemble, le Père Fournet et Elisabeth décident qu'on ne peut plus rester à Rochefort et qu'il faut trouver un autre lieu, vu l'exiguïté des locaux.

Les démarches à l'évêché sont faites par Elisabeth. A Villesalem, elle ira aussi, mais cette fois avec l'abbé de Moussac, son oncle, vicaire général. Ce n'est pas le Père Fournet.

Elle s'y connaît dans les affaires, c'est normal que ce soit elle, elle le fait bien, elle tient la bourse et il vaut mieux.

En mai 1820 : départ de Maillé pour La Puye : Elisabeth a réussi à acheter ; la Congrégation vient s'installer. C'est elle qui allume le feu de joie. La lettre de Sr. Maria raconte l'événement.

Mais on sent bien ce que cela a dû représenter ! bien sûr, Elisabeth a déjà quitté La Guimetièrre, elle en a vu d'autres... Là-bas, c'était chez elle. Elle s'est fait une raison ; c'était trop petit.

Mais le Père Fournet va quitter son ministère. Depuis quarante ans, il était prêtre à Maillé, même à Los Arcos, même durant sa vie dans les grottes. Il restera toujours curé dans le fond de son cœur. Il est déchargé du ministère paroissial et part avec les sœurs, vers La Puye.

La Congrégation était reconnue par l'Eglise mais pas par l'Etat ; Elisabeth a dû acheter tout le nécessaire à son nom. Il avait fallu de l'argent : sa fortune personnelle, des dons de Paris, les biens du Bon Père, tout ce qu'il avait y est passé.

Au mois d'août, il y a la visite de l'évêque : qui accueille, qui fait le compliment ? Elisabeth !

En octobre de la même année éclate la fameuse affaire d'Issy-les-Moulineaux. Une sœur est accusée de ne pas être assez instruite pour faire classe aux enfants de la région parisienne. Elle écrit mal. Le maire réclame. Sr. Madeleine change la sœur et cela fait des remous : les sœurs viennent de la campagne, elles ne sont pas à la hauteur... et Mme de Croisy se voit dans l'obligation de se mêler de l'affaire et s'arrange avec l'archevêché pour que des choses comme celle-là ne se renouvellent pas.

Il va y avoir un moment de crise, et c'est dans les moments de crise que certains traits de caractère se trouvent accentués, plus vrais. Il y a une tension, une certaine rivalité entre Mme de Croisy et Elisabeth . S'il n'y avait pas eu Mme de Croisy, jalouse d'Elisabeth, les choses auraient été beaucoup plus simples.

On reçoit à La Puye des lettres de l'archevêché qui disent qu'il faudrait établir un certain concordat pour les Filles de la Croix de la région parisienne : ne prendre pour cette région que des sœurs qui en sont issues, les former sur place, que la supérieure ne soit pas changée, qu'elle ait tous pouvoirs sur les communautés de la région, qu'elle dépende davantage de l'archevêché que de La Puye, toutes choses qui vont dans le sens d'une certaine autonomie par rapport au petit curé de Maillé et à ce qui se fait dans le diocèse de Poitiers. Cela paraît tout normal, puisque les constitutions sont approuvées par l'archevêché. Le Bon Père, le supérieur, part pour Paris, va à l'archevêché. Il reçoit les ordres de l'archevêque.

Au moment de la Restauration, il y a eu une proposition venant des ultra-royalistes de saborder le Concordat pour revenir à l'Eglise de l'Ancien Régime. Louis XVIII voyait plus d'ennuis que d'intérêts à cette proposition préfère maintenir le Concordat. Mais il y avait des évêchés sans évêques, il y avait des évêques qui revenaient de l'émigration. Parmi eux le très vieux Cardinal de Talleyrand-Périgord, oncle de celui qui a fait parler de lui en d'autres lieux et qui a participé à la fondation de Valençay. Cet archevêque arrivait . Il n'avait pas été là à l'arrivée des Filles de la Croix en 1817. Dans sa cour, Mme de Croisy !

On aurait pu signer les propositions de l'archevêché, pour obéir à l'Eglise... s'en accommoder. Le Bon Père n'y voit pas tellement d'inconvénients mais, quand on lui demande de signer, il déclare ne pouvoir le faire puisque la co-fondatrice est Sr. Elisabeth. Il ne peut signer seul , lui le prêtre, le clerc ; cette femme a été dès l'origine avec lui et il ne peut rien sans elle.

Quand on a vécu des choses dures comme celle-là, la relation sera beaucoup plus profonde. Quelque chose, là, aura été scellé.

Le Bon Père est à Paris, il voudrait qu'Elisabeth vienne, et elle ne bouge pas. Elle a pris conseil auprès de son oncle et de l'évêque de Poitiers qui voient bien la situation : il se prépare une autre congrégation là-bas.

André-Hubert lui écrit, se demande pourquoi elle ne vient pas ...puisqu'elle est malade, et qu'elle lui a donné les détails de sa maladie, il en parlera au docteur Dubois... « Venez pour signer avec moi, mais si vous risquez d'exposer votre santé ne venez pas » « Si vous décidez

de venir, mettez-vous entre les mains du Saint Esprit, car je crois que l'Esprit de Sagesse, de Lumière et de Piété nous abandonne ». « *Amenez avec vous Mademoiselle de Lalande* ». C'est à la fois humble et plein de bienveillance : à La Puye, tout est en chantier. « *Si vos affaires en souffrent trop, contentez-vous alors d'écrire* ». Elisabeth n'écrit pas.

Puis, « *consolez-vous ma chère fille, l'Eglise de Paris, donc l'archevêché modifie sa demande. J'espère pour le noviciat, que l'on continuera à laisser les choses comme jusqu'à présent. Oh comme on doit craindre le démon et la passion. Je me crois obligé à des réparations envers Mme de Croisy. Vous me percez l'âme quand vous me parlez d'elle. Je tremble pour votre âme... A Dieu, notre chère fille Elisabeth, malgré toute ma méchanceté, c'est toujours vous qui avez la première place et qui me venez à l'idée quand il s'agit du salut.*

Je suis toujours le même, votre dévoué serviteur, André. »

On a donc fait un petit concordat, il le lui envoie. « *Si vous voulez signer ce petit concordat que j'ai fait avec ces messieurs ; par ce moyen je serai plus promptement à La Puye. Si vous ne voulez pas le signer je vous l'enverrai. Ou plutôt, non, car je ne voudrais pas exposer la signature de Monsieur le Cardinal. Si Monseigneur consent à anéantir tous mes rapports avec la Congrégation, j'irai à la trappe, pleurer les motifs de notre désunion et si je n'y meurs pas tout de suite, je continuerai de prier pour vous comme je le fais tous les jours en offrant le Saint Sacrifice pour vous et pour nous. Je salue bien toutes les sœurs de La Puye dans le Seigneur, ainsi que vous à qui je désire toutes sortes de bénédictions en demeurant votre serviteur et pauvre frère, André.* »

C'est très dur !

Puis le temps a agi...Il y a eu un arrangement avec Mgr de Quelen, coadjuteur, arrangement tout à fait acceptable par l'évêque de Poitiers et par la Congrégation.

Au dernier moment, au moment de la signature, Mme de Croisy s'est encore entremise.

C'est à ce moment-là qu'Elisabeth est partie pour Paris, et de Paris elle a écrit sa fameuse lettre au Cardinal, en disant : « *Monseigneur, il y a eu un arrangement avec votre coadjuteur, or on me dit que vous n'êtes pas content de cet arrangement ; il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est de partir de l'archidiocèse...* »

Silence... le temps passe ; une lettre de Poitiers arrive à arranger les choses et on aboutit à une situation proche de ce qui se passait avant. Bien sûr, Issy reste un noviciat, mais les Supérieurs Généraux de la Congrégation ont toute autorité sur tous les sujets.

L'affaire avait commencé au mois d'octobre et elle finit au mois d'avril ! que de tiraillements !

Le Bon Père rentre à La Puye ; il est très malade. Sa sœur Catherine offre sa vie pour obtenir la guérison d'André.

Après avoir vécu des choses comme celle-là, la relation entre André-Hubert et Elisabeth, leur union profonde de cœur aura une autre coloration, plus profonde, plus en Dieu, plus dans la Foi.

Quand on a vécu cela ensemble, rien ne peut séparer... ils se connaissent de l'intérieur après cette lutte qui leur a fait donner le meilleur d'eux-mêmes, pour ce que chacun croyait être le bien de la Congrégation. Cette lutte où le plus dur pour chacun était de savoir qu'il était dans l'obligation de faire souffrir l'autre.

Evolution des relations : ils vont vivre encore 14 ans ensemble, tout donnés à la bonne marche de la Congrégation. Leur relation sera différente. La Bonne Sœur le plus souvent sur les routes, le Père André à La Puye, point d'ancrage et cependant ensemble pour l'essentiel.

Il y a 27 lettres, au moins, dans lesquelles le Bon Père fait allusion à Jeanne-Elisabeth, ce qui dit la place qu'elle occupe.

De même pour la Bonne Sœur, il est toujours question du Bon Père : sa santé, c'est un saint etc...(voir Lettres d'Elisabeth .1988)

Lire dans : Une Sainte au quotidien : page 220 et suivantes.

page 268.

Nous n'avons que deux lettres du Bon Père à Sr. Elisabeth : il les lui a écrites quand tout allait mal. Ce sont les seules qu'elle ait gardées ; cela dit quelque chose aussi.

En 1829, Elisabeth écrit au Pape pour présenter la Congrégation ; c'est quand même remarquable, à cette époque, la place que le Père Fournet laisse à cette femme.

Quand le Bon Père tombe malade, Elisabeth n'est pas à La Puye ; elle est à Ustaritz. Quand elle est informée, elle va à Bayonne prendre la diligence et ne la prend pas car il ne reste qu'une place ; le Père Taury lui a interdit de voyager seule. Elle prend la diligence le lendemain. Elle arrive à La Puye : le Bon Père est déjà dans le coma. Sr. St Martin le prévient par deux fois : « La Bonne Sœur est ici ». « *Ah, la Bonne Sœur, ma chère fille, Dieu soit béni !* » ses dernières paroles...

On disait quelquefois au Père Fournet qu'il était très froid, trop sévère envers Elisabeth ; des prêtres lui en avaient fait la remarque .Il leur répondit : « *j'aime son âme comme la mienne, de toute façon, je sais qui elle est* ». Cela aussi veut dire quelque chose.

Et elle, elle dit : « c'est un saint...etc ».

Physiquement, elle est tombée malade après sa mort. « *Les grâces nous ont abandonnées depuis que le Bon Père n'est plus là* » « *il me semble le voir, l'entendre partout, dans cette maison de La Puye. Hélas, il nous manque partout* ».

On lit chez Elisabeth comme une attente de le retrouver. « *Je vais dans cette chapelle (chapelle des tombeaux) c'est mon refuge et ma consolation.* »

A Sr Albertine, dirigée par le Bon Père et qui ne se remettait pas de sa disparition, Elisabeth dit : « *moi aussi j'ai beaucoup de peine...je pense qu'il nous voit, qu'il nous entend, mais comme il n'aimait pas que j'ai des égards envers lui, maintenant que je fais construire sa petite chapelle, il doit dire « cette fille est toujours la même » ...*

Un homme et une femme appelés à une mission jusqu'au bout.

On a déjà parlé des errements, des doutes, des joies. Accueillir chaque jour avec sa grâce, la grâce du geste quotidien, finit par donner la force d'aller jusqu'au bout, dans la confiance, dans l'amour.

Dans « Vol de nuit » de Saint Exupéry, Guillaumet s'est écrasé, avec son avion, dans la Cordillère des Andes. Seul dans la neige, il doit marcher, marcher encore pour se sauver, pour échapper à la mort. « Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait, parce que je savais que ma femme pensait que si j'étais vivant, je marchais ».

Voilà l'humain : jamais une bête n'aurait fait cela .Il y a l'amour qui fait faire les choses qu'on ne ferait pas, qui fait faire des choses pas surhumaines parce que c'est justement humain de les faire, l'amour qui sert de moteur, qui est l'aboutissement, le tout de la vie.

L'un et l'autre, André-Hubert et Jeanne-Elisabeth, sont allés jusqu'au bout parce qu'ils ont cru à l'Amour comme moteur et l'Amour comme aboutissement, le tout de la vie. Chacun l'a vécu à sa place, à sa façon, différents .

C'est aller jusqu'au bout dans ce qui nous est donné. Cela peut être très loin.

Pour l'un et l'autre, avancer permet de faire un pas de plus. C'est cela qu'il y a dans la grâce du geste quotidien.

On pourrait s'arrêter, mais chaque jour est un appel.

Si on regarde le Bon Père, cette conversion et ensuite tout le reste, quelle cohérence de vie ! ...pendant cinquante ans, jusqu'au bout, avec les forces qui le quittaient, et dans les derniers jours de sa vie ce qui l'habitait et peut-être l'inquiétait (" je vous quitte.. etc.." testament spirituel. dix jours avant sa mort) ce désir de la sanctification pour qu'on se retrouve auprès de Dieu, pour la Gloire de Dieu.

C'est le Bon Père humain. Il est devenu celui qui voit tout le monde en Dieu dans l'Amour. Voilà ce qui l'habite. Sur son lit de mort, il dit « allez vous informer des besoins des pauvres »...Il faut aller vers eux, sortir, - lui, il l'a toujours fait -, pour donner à pleines mains et sans compter.

Il fallait que Sr. Elisabeth soit à côté. Dieu a permis qu'il en soit ainsi.

Lui, il a quelque chose à nous dire, et elle aussi a quelque chose à nous dire

Si Dieu les a mis tous les deux, c'est parce qu'ils ont quelque chose à nous dire ensemble. Ils n'étaient pas pareils. Chacun a sa démarche et c'est très bien.

Nous aussi nous avons à marcher sur deux pieds...

Regardons le bon Père à la Croix de Busserais.

Il est poursuivi pas les gendarmes. Pour lui c'est fini...du moins au yeux de la loi et tout dépend de quelle humeur seront les gendarmes !

D'habitude, on se met à genoux devant une croix ; lui, il se met dessus et se retourne pour faire face... A ce moment-là il a dû penser à la mort.

C'était aussi la représentation de Jésus.

Il y a encore quelque chose à creuser dans cette attitude : se mettre là, au moment de la mort, pour ressembler au Christ.

Il y a aussi sa façon de ne pas s'épargner : « *Dieu n'a-t-il pas d'autres poitrines que la mienne ?* » répondait-il, quand on lui faisait remarquer qu'il se fatiguait à parler pendant des heures, dans les sermons.

Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il avait pu aller jusqu'au bout, seul prêtre sur plusieurs paroisses, c'était si dur...avec les règles de l'Eglise de ce temps-là...

Le "jusqu'au bout" du Bon Père, c'est quand il est à La Puye, 14 ans après avoir été curé de Maillé. A sa mort, la maison n'a pas désempli, jusqu'à l'enterrement. Tous les gens des environs venaient voir le « saint qui est mort ». La foi du peuple, la voix de tous ces gens simples qui venaient, parce que c'était le Bon Père, parce que, plus ou moins, on l'avait entendu ou on l'avait reçu et qu'on l'aimait bien. A ce moment là, "on" prend le visage de personnes bien concrètes

Cette façon particulière dont il parlait aux gens, en entrant dans leurs propres préoccupations...

Il est entré dans leur vie et sa mort sera pour les gens un creux, un appel à Dieu.

Il n'est que bon, parce qu'il les connaît, parce qu'il les écoute et entre dans leur vie...

Ceci est valable pour nous aujourd'hui.

Le "jusqu'au bout" pour Elisabeth :

C'est porter ce visage du Christ rencontré aux Marsyllis, continuer de rencontrer le Visage du Christ en rencontrant le visage de l'autre.

23 ans de maladie... avec les souci des malades et la proximité avec eux.

Chagrin immense à la mort des sœurs : elle les connaît si bien toutes.

Tous les hivers, il faut repartir sur les routes, l'été se passe à La Puye avec les retraites.

L'automne et l'hiver sont des temps de fondations. Pendant 18 ans au moins elle l'a refait.

« *Je suis dans une grande désolation spirituelle* » dit-elle à Sr. Suzanne, très discrète sur ses états d'âme, sur sa santé. « *Priez pour moi, j'en ai bien besoin* ».

Elle a dû passer par des moments bien difficiles au plan de la foi, après la mort du Bon Père surtout.

Le Père Taury ne savait pas comment faire, malgré sa bonne volonté et ne donne pas à Elisabeth la place que lui donnait le Père Fournet. Pour lui-même, il prend, ou plutôt il crée la place de Supérieur unique de la Congrégation.

Elisabeth a été dépossédée de ce qu'elle était auprès des sœurs de la Congrégation, laissée pour compte. Mais elle n'est pas accrochée au pouvoir...

Les sœurs en souffraient, les œuvres aussi allaient en souffrir...

Sœur Elisabeth, vieillissante et souffrante, ne pouvait pas ne pas sentir quelques causes de problèmes à venir pour la Congrégation dans le gouvernement du Père Taury. Elle s'efforce d'entretenir les soeurs dans l'esprit du Bon Père ; elle les encourage et les soutient.(cf. lettre à Sr. St Roger 1838)

Elle va jusqu'au bout dans ce qui reste encore son domaine: l'ameublement, la literie de La Puye rénovée.

Et ce dernier voyage à Béthines, en juin 1838 !... retour au berceau de la Congrégation, à la Guimetièrre toute proche qui pour elle, évoque les Marsyllis... Est-ce que cette "plongée" va l'aider à monter les dernières semaines qui lui restent à vivre ?

Revenir aux racines, c'est humain.

Le "jusqu'au bout" d'Elisabeth c'est : " *Jésus Père des Pauvres, prend pitié de nous*".

Faut-il avoir épuisé toutes les forces humaines pour crier cela ? ou, au contraire, pouvoir le dire en vérité comme Elisabeth l'a fait, montre-t-il qu'elle avait enfin rejoint le peuple des pauvres auquel elle s'était identifiée ? et auquel le Seigneur s'est identifié ? (Mt XXV).

Lutteuse dans la maladie, elle essaie de tenir tant qu'elle peut ; elle assiste aux vêpres du 15 Août ...dix jours après, elle meurt, elle a 65 ans.

Peut-être est-elle un peu surprise par cette mort si proche, elle est encore « jeune ». Le Bon Père, lui, avait 84 ans à sa mort.

Sa prière « Jésus, Père des Pauvres... » évoque une dimension très forte de la Congrégation.

Le Bon Père est plus contemplatif, plus spéculatif ; il voit l'œuvre de Dieu : évangélisation, Congrégation ; très imaginaire.

Il a une mission. Il faut faire quelque chose pour y parvenir...alors il y a Elisabeth aux Marsyllis.

Plus tard ce sera l'incitation aux fondations : des gens attendent !

La recherche des moyens, pour lui, est en fonction du but. C'est sa façon de fonctionner en tant qu'homme.

Elisabeth a bien davantage le sens du concret, du détail ; elle part de là ; sa démarche est plus inductive ; c'est une lutteuse au quotidien. Voilà nos moyens...avec cela qu'allons-nous pouvoir faire ?

Le temps même fait partie des moyens : le Bon Père est pressé d'envoyer des sœurs...mais elle répond : « *les sœurs ne se forment qu'avec le temps* ».

Complémentaires, mais différents... un homme, prêtre,

et une femme qui doit compter sans arrêt avec le détail quotidien.

André-Hubert et Jeanne-Elisabeth

ont trouvé la réponse à la parole que Dieu prononce en eux !

